

/1
la perte, le deuil

Préparer le voyage



Consolate Siperius est une jeune comédienne belge. Elle sort en 2012 du *Conservatoire Royal de Mons* et collabore avec différent.es metteur-e-s en scène comme Céline Delbecq, Anne Thuot, Christophe Sermet, Frédéric Dussene, Milo Rau...

C'est l'histoire d'une promesse que Consolate s'est faite à l'âge de ses 10 ans : *Un jour, je me réparerai à travers l'art. Quand ce processus sera terminé, cette petite fille sera réparée.*

En 2018 commence un long processus de création, un cheminement identitaire. Il se construit sous la forme d'esquisses, de spectacles et d'une exposition.



Cette histoire plonge ses racines au Burundi dont elle est originaire. En 1993 une guerre civile éclate. Consolate y perd un grand nombre des siens. En 1995, elle est adoptée par une famille belge à Mouscron. Par un mécanisme de protection qu'elle met en place intérieurement, son passé, son histoire, sa couleur n'y existent pas. Elle y vit dans un monde où tout est blanc.

En 2018, la *Bellone*, la maison du spectacle, l'invite pour une recherche autour de la thématique de la peur. C'est à cet endroit que ressurgissent la guerre et les traumatismes.

Même si ça n'existait pas, ça ne m'a jamais quittée. J'avais 7 ans quand j'ai vécu le massacre. Et je suis restée seule avec ça. J'ai vécu cette guerre dans une forêt. Ici, en Belgique, les odeurs, l'humidité, la pluie, la couleur de certains ciels, les feux d'artifices... toutes ces choses du quotidien me renvoient à cet espace traumatique.

C'est la première tentative de verbaliser la guerre. Pour cela, elle fait appel à sa mémoire sensorielle. Mon corps disait : ***tu vas enfin pouvoir extérioriser tous les sons, toutes les odeurs. Les faire parler, les faire exister.***

Dans cette première invitation, chacun-e est invité-e à écouter des enregistrements amenant la jeune femme à raconter son rapport à chacun d'eux. Ne plus être seule, c'est chercher une narration transmise, partagée. C'est chercher aussi à travers ce récit à faire bouger les regards. Consolate construit cet espace en cherchant avec prudence à le distinguer de celui de la thérapie. Qu'est-ce qui est de l'ordre du privé ? Qu'est-ce qui appartient au collectif ?

L'art crée un cadre, donne des outils. C'est moi qui choisis ce que je veux raconter de ma quête identitaire, bien loin de la victimisation.

La seconde invitation est une réflexion sur le corps. ***Comment est-il perçu dans l'espace public, ici, en Occident ?***

Elle s'y expose dans une neutralité totale, accompagnée successivement d'une musique à consonance occidentale, d'une autre, africaine, puis du silence. Que projette le spectateur sur ce corps ?

Au fil de ces moments de rencontre Consolate crée des dispositifs non frontaux qui ne distinguent pas celle ou celui qui regarde de celle qui est regardée, des espaces où être ensemble. Elle les insère dans des lieux institutionnels dont elle s'empare et qu'elle transforme. S'ils ne sont pas invitants pour tous-tes, elle les investit d'autant plus.

En tant que femme, noire, adoptée dans un monde ouvrier, comme spectatrice je ne m'y sens pas représentée. Mais en tant qu'artiste qui a quelque chose à dire, à partager, je dois les investir et que, de cette manière, certaines personnes s'y sentent invité·e·s.

Puis, c'est le départ pour une étape d'écriture au Rwanda, le pays jumeau du Burundi. Elle y est accueillie par l'artiste Dorcy Rugamba, auteur, acteur et metteur en scène. C'est une escale nécessaire avant de rejoindre un jour son pays d'origine. Dans ce premier retour vers l'Afrique noire, Consolate vit le choc de perdre son statut de minorité pour se fondre dans la majorité. Elle s'y confronte à son propre racisme vis à vis d'une population noire.

Je me rends compte à travers mon travail à quel point je le suis aussi. Avant de partir, je me suis teint les cheveux en une couleur pour qu'on ne me perde pas, pour me distinguer, qu'on me reconnaisse, puisque tous les noirs se ressemblent.

C'est aussi le moment de rencontrer d'autres personnes qui au Rwanda, ont vécu une expérience proche de la sienne. S'ouvre un lieu de reconnaissance mutuelle, un espace d'identification possible. L'expérience de la langue est douloureuse. On lui parle le Kinya et le Kirundi qu'elle ne comprend pas et qui lui font ressentir à quel point elle n'appartient plus à ces lieux.

À son retour, sa quête identitaire s'accélère. Via les réseaux sociaux elle reçoit un message : *Bonjour, je suis ta grande sœur*. Celle avec qui elle avait fui dans la forêt vient ajouter à ses souvenirs toutes sortes de détails et légitimer sa mémoire. Elle lui parle du décès de leurs parents et lui donne de nouvelles informations sur son histoire. Ces échanges provoquent un cataclysme. La jeune femme apprend que comme des centaines d'enfants du Burundi à cette époque, elle a été volée et condamnée à l'adoption en Occident.

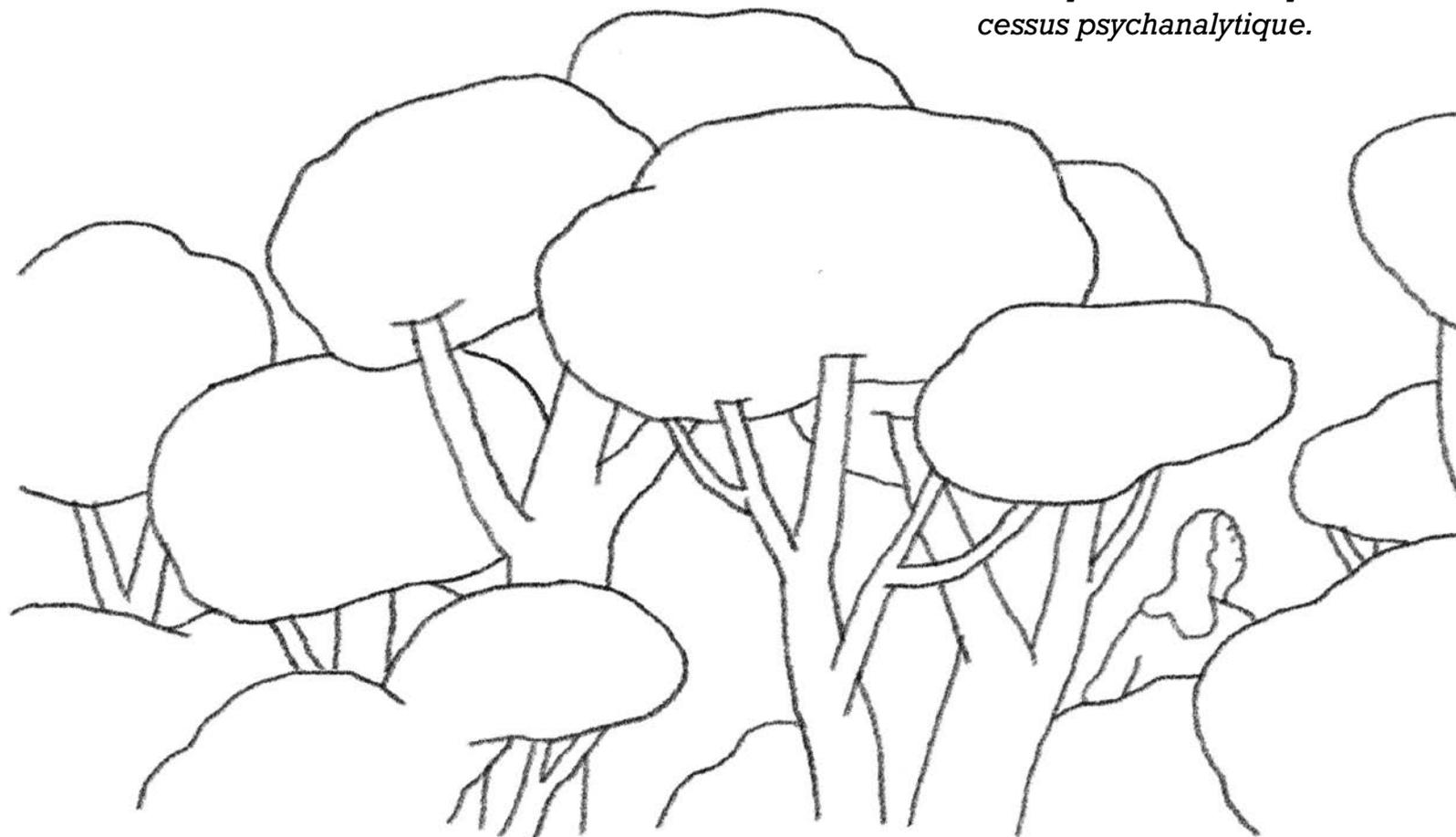
Cette découverte ouvre un autre temps. ***À partir de là, je me dis : je ne sais pas qui je suis, je ne sais pas ce qu'il se passe, mais j'ai l'impression qu'il y existe plein de chemins et qu'il faut que je prenne le temps de les explorer. L'art répare à partir du moment où tu as une distance poursuit-elle, sauf que moi, je découvre les choses en même temps que je crée.***

Un an après, un enfant s'annonce.

Dans le chaos, il y avait une petite lumière qui disait : ça ira. Mais ce qui est important pour moi, c'est que j'ai trouvé la lumière avant de donner la vie.

Octobre 2021, c'est la création au théâtre des Tanneurs de son premier spectacle, *Kwitaba*, qui est le nom du lieu où elle a vécu dans son pays d'origine. C'est le temps du deuil, le moment d'enterrer ses morts ainsi que tous.tes celles et ceux qui n'ont pas eu de sépulture, et quitter la culpabilité d'avoir survécu. Le spectacle prend la forme d'une cérémonie d'enterrement, ***une cérémonie réelle*** où le public est plongé dans le noir. Avec comme support une voix off enregistrée, la comédienne raconte ce cauchemar récurrent : cette course poursuite qu'elle vit tout le temps. Dans l'espace apparaissent deux tombes couvertes de feuilles mortes. Le son et les odeurs sont présents. La narration n'est pas explicative, ce qui permet à tout un chacun d'explorer son propre imaginaire.

La forme laisse la place à l'autre, à la projection et au récit intérieur, ce qui différencie ce processus d'un processus psychanalytique.



Ce moment collectif, c'est aussi le moyen de renvoyer le spectateur au devoir de rendre hommage à tous ces morts et de questionner la responsabilité de l'Occident. ***Pas dans un rapport de culpabilité, mais dans le fait de se dire qu'on est tous responsables de regarder l'Histoire ou pas.***

Ce processus de création l'amène à questionner le théâtre. Comment s'extirper de la fiction en décidant de ne pas jouer un rôle, sans pour autant faire l'économie d'une écriture spectaculaire ? ***Dès le départ de mon apprentissage je me suis dit : si je joue plein de rôles, un jour je tomberai sur mon rôle à moi.***

Février 2023, une nouvelle pièce s'ajoute au puzzle. Elle prend la forme d'une exposition qui rend visible la préparation nécessaire pour un retour au Burundi. Le voyage ne se profile pas dans un horizon lointain, il est planifié et prévu pour juillet de la même année. Se préparer, c'est pour Consolate partir de ses besoins. Elle rencontre des adultes adoptés qui lui racontent leur rapport au pays natal,

des psychologues pour approcher la question de la mémoire traumatique, un sociologue pour aborder le déracinement et l'arrachement identitaire. Dans l'exposition se trouvent sept portraits de très grande taille d'adultes adoptés, à proximité des casques où entendre des extraits des conversations faites avec eux, ainsi qu'avec des membres des structures d'adoption. Deux sculptures en tissu représentent une nouvelle forêt. Il est proposé aux spectateurs de poursuivre leur tissage pour faire grandir leurs racines. Des rencontres publiques y sont organisées notamment en invitant au même moment de futurs parents adoptants et des adultes adopté-e-s, un endroit de sensibilisation et de prise de conscience qui aujourd'hui n'existe pas ailleurs.

Retourner au Burundi répond au besoin d'envisager un présent et un futur autrement. ***J'ai besoin de remettre mon corps de 34 ans dans cet espace-là, pour transformer ma terre natale et lui donner une autre couleur que celle de la guerre, quitter une peur qui n'en finit pas de grandir. Y retourner, c'est m'inscrire dans un temps réel et avoir le passé à côté de moi. L'art me permet de traverser l'impossible qui est ce retour.***

Cette traversée aboutira le 9 novembre 2023 au *Théâtre National* par une nouvelle création. Consolate fait le choix de créer tout de suite et de partager à l'état brut, pour contrer cette ***malédiction*** et ne plus rester seule avec cette mémoire. Après, est-ce que ce sera terminé ? Aura-t-elle répondu à cette promesse de réparation faite à cette petite fille de 10 ans ?

Je l'aurai prise par la main et fait le trajet avec elle.

Est-ce que la boucle sera bouclée ? Consolate en a l'impression. Et dès lors, sur quels nouveaux espaces s'ouvriront pour elle tous les possibles de la création ?

Claire Gatineau

